

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1899)  
**Heft:** 102

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-249137>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
**Pays du dimanche**

a  
**Porrentruy**

—  
**TÉLÉPHONE**

# LE PAYS

## DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
**Pays du dimanche**

a  
**Porrentruy**

—  
**TÉLÉPHONE**

**LE PAYS** 27<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au **PAYS**

27<sup>me</sup> année **LE PAYS**

### NANSEN

#### à la recherche du Pôle Nord

(Suite).

Tous ces obstacles et toutes ces difficultés chaque jour rennaissantes fatiguaient nos voyageurs. De leur côté, les chiens s'affaiblissaient aussi. Pour comble de malheur, les provisions diminuaient et, pour les chiens, la nourriture commençait à faire défaut. Nansen dut se résoudre à tuer les plus faibles pour nourrir les autres de leur chair. Au commencement, ces animaux refusèrent de manger leurs semblables mais bientôt la faim les y contraignit et ils finirent par tout avaler, excepté le crâne et un peu de poil.

A mesure que les jours s'écoulaient, la situation de Nansen et de son compagnon devenait plus difficile. Le vendredi, 24 mai, c'est-à-dire le 81<sup>e</sup> jour après leur sortie du Fram, fut le jour le plus mauvais qu'ils aient eu jusqu'alors. Ils se trouvèrent tout-à-coup en face d'une crevasse énorme, infranchissable. Pendant trois heures, ils la côtoyèrent, cherchant un passage et n'en trouvant point. Ce n'est que le 5 juin qu'ils parvinrent à franchir l'obstacle. Ils se remirent en route, avançant lentement, péniblement, espérant toujours qu'une terre quelconque leur apparaîtrait à l'horizon, mais de tous côtés ils n'apercevaient que des glaces, et pas un îlot, pas un bras de mer libre ne se montrait. Et c'est ainsi que les jours se succédaient, que les mois s'écoulaient, que les provisions s'épuisaient et que le nombre des chiens diminuait. Et toujours nos voyageurs ne ren-

contraient que des plaines de glace dont la monotonie n'était interrompue que par des collines de glace et par des crevasses profondes. Ils en viennent à se décourager ; ils se disent que sans ailes ils ne parviendront pas à sortir de ce désert de glace. Ils reprennent néanmoins courage et marchent tout en se demandant si leurs provisions suffiront. Et chaque jour les rations diminuent et tous, hommes et chiens éprouvés par la faim, éprouvent le harasnement d'une fatigue qui dure du matin jusqu'au soir et du soir au matin.

Le 18 juin un fort vent d'occident se lève et menace de rejeter en arrière nos voyageurs effrayés. Tout-à-coup cependant leur arrive un secours inespéré. Ils rencontrent un phoque ou chien de mer qu'ils s'empressent de tuer et dont la chair vient fort à propos remplir un peu le vide qui s'est fait dans leurs provisions. Ils se réjouissent et célèbrent leur bonne aubaine par un festin copieux. Ils préparent de la soupe au phoque et mangent du lard de phoque aussi longtemps qu'il y a place dans leur estomac ; ils en mangent jusqu'à suer l'huile par tous les pores.

Réconfortés par leur repas plus abondant que succulent, Nansen et son compagnon se remettent en marche. Ils marchent avec l'espoir de découvrir enfin quelque terre. Ce n'est qu'après avoir nourri cet espoir pendant deux mois entiers qu'ils voient la terre leur apparaître le 30 juillet, 139 jours après leur sortie du Fram. Ils aperçoivent à l'horizon quelque chose qui ressemble à des nuages blancs et craignent d'abord que ces nuages ne se dissipent, mais ils finissent par se convaincre que c'est bien la terre qu'ils ont devant eux. Ils dressent alors leur tente et préparent un festin approprié à la circonstance. Ce festin se compose de pommes de

terre, de viande d'ours séchée, de chair de phoque et de langue d'ours, le tout haché et mélangé. Comme dessert, ils prennent une tranche de pain grillée dans de la graisse d'ours et terminent leur repas par une tasse de chocolat.

Après s'être reposés, ils s'acheminent vers la terre qu'ils ont devant eux, mais hélas ! il leur faut encore 13 jours pour y parvenir. Tantôt ils sont arrêtés par d'énormes blocs de glace qu'ils sont obligés d'escalader, et tantôt ils trouvent une neige tendre saturée d'eau dans laquelle ils enfonce parfois jusqu'aux genoux. Souvent aussi ils se voient enveloppés d'un brouillard épais qui ne leur permet pas de voir à cent mètres de distance. Le 7 août ils arrivent au bord de la glace et voient devant eux l'eau de la mer dans laquelle nagent de grands blocs de glace, et dans le lointain, un glacier qui semble sortir brusquement des eaux. Cette vue les réjouit. Ils ont derrière eux une infinité de fatigues et de soucis et devant eux la mer, c'est-à-dire la route qui les ramènera dans leur patrie. Ils se mettent à gréer leur canot et s'y embarquent, et le vent les pousse rapidement vers la terre.

Nos voyageurs mirent pied à terre sous 81° 38' de latitude et 63° de longitude orientale. Il y avait là quatre petites îles entièrement couvertes de glacières. Au nord de ces îles la mer était libre et permettait de naviguer directement vers l'occident. Quand le brouillard se fut dissipé, Nansen aperçut dans le lointain toute une chaîne de petites îles qui ne figuraient pas sur la carte de la Terre de François-Joseph dressée par le capitaine Payer. Ces îles étaient-elles celles du bras de mer désigné par Payer sous le nom d'Austra-Sund ? Dans ce cas, il devait se trouver sur la côte orientale du Wilczek-Land et au pied du glacier de Dove. Mais à l'endroit où il

tous ses rêves, il tomba à genoux, les mains jointes.

Emue de ce désespoir muet et les yeux pleins de larmes malgré la joie du départ, Mme de Lescure lui dit avec une douceur attendrie :

— Regarde, Pierre ; voici l'anneau d'argent que tu m'as donné avec ton cœur et ta foi, eh bien, jamais, jamais il ne me quittera ; je veux l'e porter toujours en souvenir de toi... .

Elle s'élança dans la chaise de poste, dont les chevaux l'emportèrent au galop.

— Adieu ! cria-t-elle encore, laissant Pierre à genoux, le front dans les mains, se recommandant à Dieu, abîmé dans la détresse de son âme éperdue (1).

FIN

(\*) Jusqu'à la fin de ses jours, elle a tenu, par une sorte de sentiment pieux, à garder à son doigt le modeste anneau d'argent du paysan vendéen.

P. G.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 23

### E'anneau d'argent

La situation devenait tellement tendue, qu'elle ne pouvait plus se prolonger. La marquise le sentait et, cette préoccupation jointe à celles qui l'absorbaient déjà, finissait par lui enlever repos et sommeil.

Les choses en étaient là quand, un matin, un joyeux bruit de grelots vint enfin, enfin ! résonner à ses oreilles comme le signal de la délivrance et du salut.

La chaise de poste s'arrêta devant la pauvre chaumière, amenant le fidèle Arzaudet qui venait quérir la marquise de la part du général, en effet victorieux.

La joie de la jeune femme ne saurait se décrire. Elle s'empara de reprendre les habits

qu'elle avait en arrivant, afin de restituer à la Fauchard ceux de sa nièce. Vite, elle remit ses bijoux, son cher anneau d'or à son doigt.

Mme de Lescure, ainsi vêtue, sortait de la chaumière hospitalière quand elle aperçut Pierre qui accourrait en criant :

— Le général est victorieux ! c'est sûr, sûr maintenant. Ma Victorine, viens ! nous allons être heureux !

Mais il s'arrêta stupéfait, osant à peine reconnaître sa promise dans cette belle dame qui lui ressemblait, encore plus belle dans ses rôches atours.

— Tu t'en vas !... cria-t-il éperdu.

— Oui, mon Pierre, je pars ! Il le faut. Je ne puis être à toi, car je suis la marquise de Lescure, la femme du général, obligée de fuir et de se cacher sous les habits d'une paysanne. Pardon-moi de t'avoir ainsi trompé ! car tu m'as bien aimée et je ne te laisse que du charrin.

Terrassé par ce brusque événissement de

était, il n'y avait que les quatres petites îles. La situation devenait inquiétante. Dans leur embarcation, nos deux explorateurs ne virent rien de mieux à faire que de continuer à se diriger vers le sud-ouest pour atteindre enfin le Spitzberg. Ils allèrent donc toujours en avant, empruntant tantôt la voie de l'eau, et tantôt marchant sur la glace. Le 18 août une violente tempête jeta leurs canots sur la côte de l'une des îles de l'archipel et les condamna à un arrêt de huit jours. C'était une rude épreuve pour nos voyageurs, car ils n'avaient plus un moment à perdre pour arriver au Spitzberg avant l'hiver. Et pour comble de malheur, ils s'étaient à peine remis en route qu'ils furent assaillis par une nouvelle tempête et contraints de nouveau de s'arrêter.

Avec tout cela, l'automne approchait et Nansen désespérait de trouver encore au Spitzberg soit un vaisseau qui pût le transporter en Europe, soit des provisions lui permettant d'y passer l'hiver. Dans l'incertitude où il était il prit le parti de s'arrêter et d'hiverner dans la Terre de François-Joseph. Il se trouvait en ce moment à 81° 43' de latitude et à 53 1/2° de longitude, c'est-à-dire vers le sud-ouest de l'archipel.

Il fut été certes plus agréable de passer la mauvaise saison sur le Fram que sur ce rivage inhospitalier. Chasser l'ours blanc pour avoir de quoi se nourrir n'était pas non plus le plaisir le plus attrayant. Nansen et son compagnon furent bien forcés de s'y résigner. Il commencèrent par se construire une hutte composée de pierres, de terre et de mousse. Ils firent leur toit de peaux de morses et d'une couche de neige. Les outils leur manquant pour extraire les pierres en quantité suffisante, ils furent obligés de se servir de blocs de glace pour établir une cheminée. Naturellement cette cheminée dut être renouvelée bien des fois. Leurs lits, c'étaient des sacs de peau d'ours étendus sur le sol rocailleux. Dans leur cabane chauffée par des lampes où brûlait de l'huile de phoque et de morse, la température s'éleva parfois jusqu'à 0 degré.

Avec une hutte il leur fallait des vivres. Heureusement les ours blancs apparaissent en grand nombre et Nansen et son compagnon purent faire une bonne provision de chair de ces animaux. Pendant 10 mois, la chair d'ours et le lard de morse formèrent leur nourriture presque exclusive.

Les morses ou chevaux marins leur fournirent l'huile nécessaire au chauffage et à l'éclairage. A deux, il leur était naturellement impossible de trainer ces monstres jusqu'à proximité de leur cabane. Ils furent contraints de les dépecer dans l'eau même et de porter ensuite les tranches jusqu'à leur demeure. C'était un travail qui leur parut bien dégoûtant. Ils se résignèrent assez facilement à se mouiller jusqu'aux os parce qu'on se séche à la longue, mais il leur en coûta de se voir couverts des pieds à la tête de lard, d'huile et de sang. Leurs vêtements n'étaient plus que des guenilles lourdes et grasseuses qui se collaient à leur corps et leur déchiraient la peau. Avec toute l'eau de la mer, ils ne seraient pas parvenus à se laver. Ils durent se laisser pousser la barbe, et leurs cheveux de même que leurs visages prirent bientôt l'aspect de la suie.

L'hiver vint accompagné ou précédé de la nuit polaire. Il fut rude et long. Nansen et son compagnon durent le passer presque entièrement dans leur cabane dont les parois étaient tapissées de cristaux de glace. Souvent la violence de la tempête les empêchait de sortir de leur prison même une heure par jour.

La fête de Noël arriva. Nansen et son compagnon eurent le temps de se transporter par la pensée dans leur lointaine patrie et de rêver au bonheur des petits enfants groupés autour de l'arbre de Noël. Ils célébrèrent aussi cette fête

aussi bien qu'ils le purent. Ils firent leur toilette, retournèrent leurs chemises pour changer de linge, et se préparèrent un petit festin composé de farine de maïs pâté avec de l'huile de phoque ; pour leur dessert, ils s'accordèrent une tranche de pain grillé dans l'huile.

L'hiver s'écoula ainsi lentement, tristement, puis vinrent le jour, le printemps et l'heure du départ. C'est le 19 mai que nos voyageurs abandonnèrent la hutte qu'ils avaient habité pendant de longs mois. Ils s'avancèrent d'abord vers le sud, puis se dirigèrent vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers le Spitzberg.

Un jour, sur le rivage de l'une des îles de l'archipel, Nansen et son compagnon eurent un accident qui aurait pu avoir pour eux des conséquences bien graves. Ils étaient à terre où ils étaient montés sur une colline de glace pour reconnaître leur chemin, quand tout-à-coup leurs canots se détachent du rivage et commencèrent à s'éloigner. Nansen se précipita, se jette à l'eau et parvint en faisant des efforts inouïs à ramener à terre les deux fuyards. Mais le bain glacial qu'il vient de prendre le transit de froid. Une soupe chaude le réchauffa et parvint aux suites fatales que l'accident aurait pu avoir pour lui.

Le 17 juin, presque un mois après leur départ, Nansen et Johansen ne sont encore qu'à la pointe sud-ouest de la Terre de François-Joseph. Tout-à-coup Nansen entend un bruit qui ressemble aux aboiements d'un chien. Il se met à marcher dans la direction d'où vient le bruit. Il entend de nouveau les aboiements, puis il croit discerner la voix d'un homme. Il finit par apercevoir un chien et plus loin une ombre avec une forme humaine. C'est Jackson, le chef d'une expédition anglaise chargée d'explorer la Terre de François-Joseph. Les Anglais ont passé l'hiver en cet endroit, c'est-à-dire au cap Flora. Un instant après, Nansen et Johansen sont dans leur cabane qu'ils trouvent fort bien aménagée. Ils sont désormais au bout de leurs peines et peuvent se remettre un peu de leurs longues privations.

Au lieu de courir au Spitzberg (ils sont à 400 kilomètres de la Terre du Roi Charles et à 800 kilomètres du cap Sud) ils prennent la résolution d'attendre le Windward, le vaisseau qui doit venir ravitailler les Anglais. Le Windward arrive et le 7 août Nansen et son compagnon s'y embarquent pour rentrer dans leur patrie. Le 13 août 1896, le Windward les dépose à Vardö, le port le plus septentrional de la Norvège, où ils ont passé le 21 juillet 1893, trois années auparavant.

Aussitôt le télégraphe annonçait à la Norvège et au monde entier le retour de deux des membres de l'expédition norvégienne au pôle nord. Mais le Fram, qu'était-il devenu ? Le 20 août, 7 jours après son débarquement, Nansen était à Hammerfest, ville norvégienne située à quelque distance de Vardö. Là, il recevait un télégramme de Sverdrup qui lui annonçait l'arrivée du Fram à Vardö et lui disait d'aller l'attendre à Tromsö.

(A suivre.)

J. JECKER

curé à Moutier.

## Le froid

Ses effets sur la santé.

Voici plusieurs jours qu'il fait froid, mais y a-t-il lieu de s'en plaindre ? Assurément non ; car, pour que tout marche régulièrement dans la nature, il faut qu'il fasse froid pendant l'hiver et qu'il fasse chaud pendant l'été. Toutes les fois qu'il y a trouble dans les saisons, toutes

les fois que celles-ci ne sont pas ce qu'elles doivent être, le trouble qui existe se fait sentir sur tout ce qui vit, et l'homme est le premier à en éprouver les tristes effets.

Ne nous plaignons donc point parce qu'il fait bien froid en ce moment, puisque c'est la saison. Félicitons-nous en, au contraire, nous tous qui jouissons d'une excellente santé. Le froid est, en effet, très salutaire, bien loin d'être nuisible ; il suffit simplement de prendre les précautions nécessaires pour ne pas se refroidir et conserver la chaleur intérieure du corps, malgré l'abaissement de la température extérieure.

Il n'y a que les malades ou les personnes affaiblies par une des nombreuses maladies chroniques qui affligent l'humanité qui subissent une influence plus ou moins mauvaise de l'abaissement exagéré de la température.

Mais le froid, s'il est trop intense, peut aussi exercer une action funeste sur l'homme sain, si ce dernier se trouve dans des conditions qui ne lui permettent pas de réagir.

Voyons donc rapidement quelle est l'action de cet agent sur l'homme, qu'il soit en bonne santé ou malade.

Et d'abord, qu'est-ce que le froid ?

Il est impossible de donner une définition du *froid*, car ce mot, pris dans son acceptation la plus générale, n'exprime jamais qu'une idée relative.

En somme, on ne peut dire que ceci : est froid tout ce qui est au-dessous de la température extérieure du corps.

Tel objet peut paraître froid à une personne qui a les mains très chaudes, et chaud à une autre qui a les mains très froides.

Les effets du froid sur l'économie sont remarquables ; ils varient selon le degré d'intensité et selon l'espace de temps pendant lequel les organes restent exposés à une température trop basse.

Ces effets peuvent être locaux ou généraux, légers ou graves.

Les accidents locaux sont les *engelures* et la *congélation*. Les engelures constituent les accidents légers ; la congélation constitue l'accident très grave, et elle est très souvent observée. Elle peut n'atteindre que les parties directement exposées au froid, ou les plus éloignées du cœur, comme le nez, les joues, les oreilles, les orteils, les bras, les jambes, et produire la gangrène.

Mais la congélation est encore plus grave lorsqu'elle agit sur tout l'organisme. En effet, le refroidissement général peut causer une mort si rapide que de jeunes militaires ont été trouvés morts après une heure d'exposition à un froid violent. La congélation rentre alors dans les effets généraux. Ces effets sont les suivants : la personne exposée à un froid intense éprouve une faiblesse générale qui augmente rapidement ; la station devient impossible ; la marche n'est pas sûre ; un voile couvre les yeux du malade qui chancelle comme un homme ivre, et bientôt il tombe pour ne plus se relever, car il se trouve porté au sommeil d'une manière invincible par suite d'un engourdissement général.

Cette tendance au sommeil a été signalée par tous les observateurs, et surtout par le docteur Sølander, l'un des compagnons du capitaine Cook. Surpris sur les rivages de la Terre-de-Feu avec dix autres hommes de l'équipage, il les conjurait, s'ils voulaient échapper à la mort, de triompher de ce pressant besoin de sommeil. « Quiconque s'assiera, disait-il, s'endormira, et quiconque s'endormira, ne se réveillera plus ». Et lui-même qui appréciait si bien le funeste effet du repos, se coucha sur la terre couverte de neige, en suppliant son ami Banks de le laisser dormir. Il fut sauvé parce qu'on le tira du sommeil au bout de cinq minutes,